

F 588.

Les spécialistes désignent parfois les oeuvres considérées comme de la main de Vincent par leur numéro de nomenclature dans le premier Catalogue, le F désignant son compilateur Jacob Bart de la Faille. Ce bouquet, cet étrange, ce très curieux bouquet, offert à la fin du siècle dernier par les époux Annenberg au Metropolitan Museum de New York ne laisse pas d'intriguer.

Le site du musée a rassemblé, parmi les références, vingt opinions d'experts égrenées au fil du temps. Treize ont proposé des dates : Arles ou 1888 pour Faille 1928, Scherjon 1937, Faille 39, Hauteceur 1946, *Art News* 1955, mais le consensus s'est rompu avec le catalogue révisé officiel néerlandais de 1970 qui ajoutait un point d'interrogation à Arles et proposait Saint-Rémy. Lecaldano et Lassaigue le reprirent en 1972, mais, cinq ans plus tard, Jan Hulsker data en «octobre décembre 1886». Il fut suivi par Jo Rischel qui modéra 1886 d'un «environ», tandis que Susan Stein proposa, en 1994, juin-juillet 1890. Hulsker répéta «hiver 1886» dans son catalogue de 1996, tandis que Stein maintient que Vincent l'aurait peint en juillet 1890, « juste peu avant sa mort». Ajoutons, pour être complet, qu'Andorko, le premier à tenter de vendre la toile en 1908, la datait de Saint-Rémy et qu'en 2012 Walter Feilchenfeldt a rejoint les partisans d'Auvers suggérant en outre que le bouquet pourrait avoir été un cadeau fait par Vincent au docteur Gachet, bien qu'il affirme par ailleurs que Vincent n'offrait que des oeuvres de qualité.

Il ne manque à cet inventaire à la Prévert que la date qui s'impose, bien après la mort de Vincent en vertu d'une logique simple l'expert qui fait suivre la date qu'il propose d'un point d'interrogation n'est satisfait par aucune et celui qui choisit une date considère les autres comme invalides. Les divergences ne s'additionnent pas, les conclusions antagoniques créent des zones d'exclusion. La tentative de dater cette toile a donc écarté toutes les dates possibles.

La quête d'une date impossible au record inégalé n'est pas la seule question à avoir donné le tournis aux spécialistes la curiosité botanique a interpellé plus d'un. D'ordinaire il suffit, pour avoir le coeur net, de sou-

mettre à un fleuriste l'image d'un bouquet du grand connaisseur de fleurs qu'était Vincent, là, il reste interdit. On y a cependant vu des chrysanthèmes, des asters de chine, des oeillets, et autres gros soucis, la facétie de chacun allongera la liste à son gré. Il aurait été plus raisonnable de se demander si le peintre des iris, l'éblouissant peintre des iris aurait pu tomber dans une pareille confusion. Où que l'oeil se pose, le cafouillage est à son comble. Sorte de fougères appelées à la rescousse pour masquer le pot que l'on ne sait finir, herbe brûlée qui pousse à droite, ou terrible fleur à tige cassée, cul par dessus tête, pour faire pendant à droite. Une promenade autour du bouquet est édifiante. De la peinture, des traits de pinceau inlassables et multiples ne dessinant rien. De la hachure à contre-sens de la feuille. Des tiges préparées pour des fleurs oubliées. Deux boules orangées, seules de cette sorte, supportées par des tiges cassées à plus d'un demi mètre de la table, deux fleurs folles parties de la même tige semblent danser autour d'un soleil vert, l'une les cheveux en arrière, puis plu rien de l'amorphe, sauf peut-être une feuille chiffonnée jaune dont on se demande ce quelle pourrait faire là. Il faut revenir au centre pour se perdre dans le magma rose et l'écusson rouge avant de tomber sur un indice une fleur cerclée. Cela on le sait est emprunté au papier peint de la *Berceuse*, ici reprise plus tard, et interdit toute date avant début 1889, balayant Arles. La forme sera répétée un peu plus haut après un fatras de coups de brosses dessinant des disques hirsutes d'une craintive pâleur, tous repris à leur pourtour par de petites touches taillant ça et là des engrenages censés figurer des pétales. Malgré le blanc déporté du vase, l'absence de source de lumière – chose que l'on ne trouve pas chez Vincent – , accuse le sentiment de platitude donnée par le très hasardeux réseau de veines bleue de roi, trop claires, censées laisser transparaître la couleur du fond. Cette perte de temps, ce système absurde qui contient les fleurs, en rabote le contours est aussi introuvable chez Vincent que les sortes de zones de patinage artistique qui attestent l'égarément le plus complet. Auvers pour ce bouquet sans équivalent aucun ? Auvers au plus tôt malgré les fleurs d'un automne qu'il ne verra pas, en vertu de ceci : la séquence de touche en bâtonnets successifs pour construire la structure. Mais, comme à Auvers on ne le trouve que dans les paysages, il fut dit, pirouette d'expert, que Vincent avait importé cette technique dans la nature-morte. La vérité est que rien n'est plus facile à singer et que

chez Vincent soucieux de rythme, ces séquences vite écrites produisent un dessin, pas ici. Auvers en aucun cas du fait de la hachure trop mécanique du fond trop proche, technique abandonnée depuis longtemps mais qui combla les faussaires de la période parisienne. Trop vive, elle qui nuit au bouquet déjà pâlot, attirant le regard là où il n'y a rien à voir. Auvers en aucun cas car l'éosine qu'il utilisait à Auvers a passé et qu'ici roses et rouges ont survécu. Auvers en aucun cas car l'habileté de Vincent n'y faiblit pas. Vincent en aucun cas, car jamais il ne s'escrime sur d'innombrables retouches pour affadir des choses vaines, il ne barbouille pas il peint ce qui lui chante. Il commet des choses picturales, agréables à l'oeil, jamais des niaiseries hérissées. Plus Vincent travaille, plus il est précis. Plus la période est tardive, plus il est impossible de lui attribuer des oeuvres témoignant partout d'égarement et finalement d'une repoussante hideur.

Qui d'autre? Un peintre parisien, un pasticheur suffisamment aguerri pour mélanger les époques et déstabiliser une critique qui en sait moins long que lui. Un peintre confus qui produit le même magma, qui aime ce bleu et abuse du bâtonnet, comme dans son *Jardin à Auvers* qui passe, lui-aussi, pour un van Gogh. Après bien d'autres insanités, Emile Schuffenecker pourrait avoir commis cette mystification trop parisienne. Le bouquet apparaît à Paris plus d'un quart de siècle après la mort de Vincent quand, le 25 octobre 1908, Gyula Andorkó propose de le céder au musée des Beaux-Arts de Budapest pour 12 000 couronnes. Il y a bien des chances qu'il ne dise pas la vérité lorsqu'il affirme être le jeune propriétaire de ce ce « van Gogh » hors de prix. Il agissait plutôt en intermédiaire pour le compte d'un marchand parisien qui n'osait la montrer – les trois expositions parisiennes chez Druet et Bernheim de 1908 et 1909 l'ignorent – et qui, préférant un client éloigné, lui avait fait miroiter une belle commission en l'échange d'un petit mensonge. L'affaire ne se fait pas et Andorko se suicide en 1909. La toile se retrouvera chez le marchand Eugène Druet dont l'une des spécialités d'alors est la vente de «van gogh» que fabrique, ou retouche, son ami Emile Schuffenecker.